perspectives chinoises

Perspectives chinoises

91 | septembre-octobre 2005
Varia

Frank Dikötter, Lars Laamann, Zhou Xun, Narcotic Culture. A History of Drugs in China

Hong Kong, Hong Kong University Press, 2004, 319 p.

Florence Bretelle-Establet

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/918
ISSN : 1996-4609

Éditeur
Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée
Date de publication : 1 octobre 2005
ISSN : 1021-9013

Référence électronique
Florence Bretelle-Establet, « Frank Dikötter, Lars Laamann, Zhou Xun, Narcotic Culture. A History of Drugs in China », *Perspectives chinoises* [En ligne], 91 | septembre-octobre 2005, mis en ligne le 27 avril 2007, consulté le 04 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/918

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

© Tous droits réservés

Frank Dikötter, Lars Laamann, Zhou Xun, Narcotic Culture. A History of Drugs in China

Hong Kong, Hong Kong University Press, 2004, 319 p.

Florence Bretelle-Establet

1 L'ambition de cet ouvrage est de faire une histoire sociale et culturelle des drogues en Chine qui s'insère dans une histoire générale des substances psycho-actives dans le monde. L'angle d'attaque est l'opium. Les auteurs entendent étudier de près l'image couramment admise d'une Chine transformée dans la seconde partie du XIX^e^ siècle « en une nation d'opiomanes par les forces pernicieuses du commerce impérialiste ». Cette image se construit et se répand dans les deux dernières décennies du XIX^e^ siècle dans différents contextes sociaux et à la faveur d'intérêts divers : d'un côté les missionnaires étrangers, de l'autre les élites réformatrices chinoises. A partir des années 1880 – et alors que les avis sur la question étaient jusqu'alors partagés –, les missionnaires s'accordent à condamner cette substance qui rend le fumeur passif et incapable de recevoir l'évangile. Les médecins, par la voix de la China Medical Missionary Association, fustigent également l'opium, présenté désormais comme une substance conduisant à des conduites compulsives. Pour ces médecins qui bénéficient en Europe d'un pouvoir exclusif d'exercice de la médecine et de contrôle des substances pharmaceutiques depuis que les lois de professionnalisation y ont été adoptées, l'objectif est d'affirmer l'autorité médicale en mettant un terme à l'utilisation de l'opium dans le cadre d'une auto-médicamentation. Les théories de l'addiction qui voient le jour en Europe dans les années 1870 contribuent également à transformer l'image du consommateur d'opium ; il devient le malade, la victime d'une dépendance chimique inéluctable, que la profession médicale est la seule habilitée à soigner. Ces discours contre l'opium, associés à l'image de « l'homme malade de l'Asie orientale » façonnée par les missionnaires, sont repris par les élites réformatrices chinoises à la fin du XIX^e^ siècle, dans une optique différente. L'opium est présenté à partir de 1895 comme un poison diffusé par les Blancs et comme la cause principale d'une défaillance majeure de la volonté individuelle et de la dégénérescence de

la race chinoise. Il devient, au même titre que les pieds bandés, le symbole de la faiblesse nationale. Seule son éradication permettra le renouveau de la Chine.

2 Cette image de la Chine victime d'une « peste d'opium » répandue par les forces impérialistes n'a pas été remise en question par les différents gouvernements qui se sont succédé au XX^{e} siècle car elle a servi, selon les auteurs de ce livre, à légitimer l'action, la politique et le pouvoir de chacun d'entre eux. Elle ne fut pas non plus remise en question par l'historiographie, jusqu'à la mise en garde récente de l'historien Richard Newman qui affirme en 1995 que les historiens de la Chine moderne sont victimes d'un « mythe de l'opium ». Un mythe alimenté par les croyances infondées que l'opium est une affaire chinoise, qu'il ruine physiquement ou socialement le consommateur et qu'il conduit inévitablement à une consommation compulsive toujours plus grande. Richard Newman contribue à effriter ce mythe en affirmant, preuves à l'appui, que l'opium n'a que rarement ruiné la santé des fumeurs d'opium ou même écourté leur vie.

3 *Narcotic Culture* est donc une histoire critique de l'opium, basée sur une grande quantité de sources imprimées et d'archives, et prenant en compte les dernières recherches sur l'histoire sociale et culturelle des drogues. L'ouvrage montre d'abord que l'opium majoritairement consommé en Chine au XIX^{e} siècle, en provenance du Bengale puis de Chine, contenait un taux de morphine relativement bas ; 80 % à 90 % de la substance active était de surcroît éliminé par le mode de consommation privilégié en Chine : la fumée. Il rappelle ensuite que l'opium était au XIX^{e} siècle largement consommé en Inde, en Perse, en Turquie, en Europe et en Amérique, et qu'il était donc loin d'être un narcotique spécifique à la Chine. Enfin, les auteurs insistent sur le caractère contrôlé de la consommation d'opium ; elle se faisait dans le cadre de rencontres ritualisées, avant que les campagnes de prohibition ne modifient les modalités de consommation et ne s'accompagnent de l'introduction de substituts. L'ouvrage déborde alors la seule question de l'opium et présente, dans les derniers chapitres, une histoire culturelle des différents narcotiques utilisés dans la Chine des XIX^{e} et XX^{e} siècles.

4 Dans les chapitres 2 et 3, les auteurs replacent l'histoire de la consommation de l'opium en Chine dans un contexte beaucoup plus large, celui de la consommation des substances psycho-actives – thé, café, alcool, tabac – dans le monde de 1600 à 1780. Des cultures dominées depuis le XVII^{e} siècle par les boissons alcoolisées, comme les cultures européennes, privilégièrent la consommation d'opium sous la forme liquide, tandis qu'en Chine où l'alcool resta marginal par rapport au tabac, l'usage de l'opium d'abord mélangé au tabac se répandit sous un autre mode de consommation : la fumée. Fumer le *madak*, mélange de tabac et d'opium, se répandit au début du XVII^{e} siècle, bien que l'opium ait été connu en Chine depuis le VIII^{e} siècle et utilisé à des fins thérapeutiques. Condamné par l'empereur Yongzheng au début du XVIII^{e} siècle, le *madak* devint populaire au fil du siècle avant d'être progressivement remplacé, à partir de 1760, par la consommation d'opium pur. Différents facteurs expliquent l'augmentation de la consommation d'opium au tournant du XIX^{e} siècle : les performances sexuelles qui lui sont alors attribuées, les politiques restrictives des années 1796-1800 qui ont pour effet de déplacer le commerce de l'opium vers des régions plus difficilement contrôlées et de favoriser le marché noir, mais aussi parce que fumer de l'opium devient un marqueur de statut social élevé.

5 Les chapitres 4 et 5 explorent les significations sociales et culturelles de l'usage d'opium. Limité d'abord aux élites en raison de son prix, l'opium paraît avoir joué un rôle important de distinction sociale. Les témoignages occidentaux et chinois du milieu du XIX^{e} siècle montrent que fumer l'opium fait l'objet d'un rituel complexe, proche de celui qui

entoure la cérémonie du thé, avec ses ustensiles délicats et travaillés qui témoignent des qualités de connaisseur de l'hôte. Selon les auteurs, tout comme le thé qui est devenu dans la société britannique du XVII[e] siècle un signe de respectabilité, donnant à l'hôte l'occasion d'exhiber une vaisselle en porcelaine de Chine fine et raffinée ainsi que des couverts en argent, l'opium fait partie intégrale d'un rituel qui confère aux élites pouvoir et respectabilité. Dans une période marquée par l'instabilité sociale, les attributs traditionnels du lettré – la calligraphie, les arts, la littérature – sont perçus comme moins distinctifs que le pouvoir de dépenser beaucoup d'argent pour une substance et des ustensiles raffinés.

6 Cependant, à la faveur de l'augmentation des importations d'opium au début du XIX[e] siècle et de l'essor d'une production locale diversifiée, les prix chutent et la consommation se démocratise. Les couches pauvres de la société soumises aux travaux les plus pénibles y ont recours pour la sensation de satiété qu'il procure et pour ses effets récréatifs et toniques. La démocratisation de l'opium ne s'accompagne pas d'une consommation compulsive. De plus, fumer de l'opium est toujours une expérience collective qui joue en faveur d'une inclusion plutôt que d'une marginalisation sociale jusqu'à la fin du XIX[e] siècle : on fume chez soi entouré d'amis que l'on souhaite honorer ou dans des maisons d'opium. Celles-ci, loin d'être des tanières enfumées et des lieux de perdition, images construites tardivement par les élites chinoises réformatrices puis nationalistes, sont au contraire des lieux de sociabilité masculine où la consommation d'opium se fait sans perte de contrôle. On y sert ainsi toujours du thé, substance *yang*, pour équilibrer la consommation d'opium considéré comme substance *yin*.

7 L'opium remplit également un rôle thérapeutique important. Prisé depuis longtemps par les médecins chinois pour lutter contre la douleur, la fièvre, la toux ou la dysenterie, il devient, au XIX[e] siècle, la panacée pour une population pauvre qui n'a pas accès aux analgésiques importés. Recommandé dans nombre de livres de médecine chinoise pour toutes sortes d'affections, l'opium est d'autant plus utilisé que certains médecins lui attribuent des vertus aphrodisiaques et que la fumée, de quelque substance qu'elle provienne, est perçue dans l'imaginaire chinois comme une excellente mesure préventive pour lutter contre les maladies épidémiques.

8 Si l'opium semble avoir été une drogue bien « appropriée » à la société chinoise – selon la formule consacrée de Andrew Sherrat –, remplissant des fonctions sociales et thérapeutiques, comment expliquer le triomphe du discours sur la « narcolepsie » à la fin du XIX[e] siècle et les campagnes de prohibition qui ont marqué la première moitié du XX[e] siècle ? Pour les auteurs (chapitre 6), ce ne sont pas les propriétés pharmaceutiques des substances psycho-actives qui sont à l'origine de ce discours. La lutte contre l'opium permet aux élites réformatrices impériales, nationalistes puis communistes de désigner un ennemi fictif contre lequel toutes les peurs peuvent se projeter : l'opium devient le bouc émissaire. On rappelle alors qu'il provient des puissances impérialistes qui cherchent à aliéner le pays et on affirme qu'il conduit ses amateurs à devenir des victimes dépendantes, faibles et dépravées. « L'opium devient ainsi le point de ralliement autour duquel l'unité sociale peut s'affirmer, tandis que l'opiomane dépendant et les impérialistes pernicieux émergent comme les entités contre lesquelles l'identité nationale peut se définir ». L'opiomane incarne progressivement tout ce qui est négatif : le faible, le décrépit, l'esclave de son opium et des impérialistes, le voleur, le bagarreur, et plus grave peut-être encore, l'impuissant privé de descendance. Accusé de conduire à l'extinction de la race chinoise, l'opium fait l'objet d'un discours de plus en plus radical et

de campagnes de prohibition de plus en plus dures dans les années 1930. La mission qui incombe désormais aux instigateurs de la construction sociale de l'opiomane dépendant, c'est la refonte morale et la cure médicale du fumeur.

9 Les chapitre 7 et suivants traitent du développement – à l'initiative des missionnaires et des autorités chinoises impériales puis républicaines – des cures de désintoxication et de l'établissement de centres de traitement de la fin de l'empire jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Le discours et les campagnes de prohibition de l'opium aggravent le mal qu'ils étaient censés éradiquer, en introduisant notamment des substances nouvelles et des modalités de consommation bien plus dangereuses que ne l'était l'opium fumé. L'héroïne, la cocaïne sont distribuées gratuitement dans les dispensaires protestants, parfois mélangées à des substances hautement toxiques et quelquefois mortelles comme l'arsenic, l'atropine ou la strychnine. Ces substances à inhaler par voie nasale, à mâcher ou à injecter offrent la possibilité à l'ancien fumeur d'opium de consommer une drogue sans la fumer et donc sans attirer l'attention des autorités. Les centres de traitement, fonctionnant sur le modèle des prisons, conduisent à l'exclusion sociale du fumeur d'opium, d'autant plus que la criminalisation et la persécution du fumeur font partie de la politique officielle du régime de Chiang Kai-shek. Dans les années 1930, fumer de l'opium devient le motif majeur d'emprisonnement.

10 En somme, cet ouvrage démontre que si l'opium était une substance relativement bénigne, en particulier lorsque elle était consommée avec modération comme ce fut le cas en Chine, la transition d'une culture tolérant l'usage de l'opium à un système de prohibition radicale a produit des résultats catastrophiques. De nouvelles substances bien plus toxiques ont inondé le marché chinois dans les trente premières années du XX^{e} siècle ; en même temps, de nouvelles modalités de consommation, l'injection notamment, extrêmement dangereuse mais encouragée par des campagnes officielles, faisaient leur entrée. Pour les auteurs, les campagnes de prohibition furent à l'origine d'un nombre de morts bien plus important que ne le fut l'usage de fumer de l'opium.

11 On pourrait faire deux critiques à ce travail riche et agréable à lire. Les traductions du terme *shanghan* par « fièvre typhoïde », de *wenyi* par « peste », p. 77, sont inappropriées : dans la médecine chinoise pré-scientifique, ces deux termes regroupaient tout un ensemble d'entités nosologiques qu'on peut difficilement *a posteriori* faire correspondre à une maladie précise. Par ailleurs, contrairement à ce qui est dit p. 84 sur la difficulté de trouver la preuve que le bétel était probablement largement utilisé en Chine, les chroniques locales (*fangzhi*), en particulier celles du sud de la Chine, mentionnent toutes cet usage, à la rubrique des coutumes (*fengsu*).